

Régine Detambel

Son corps extrême

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Gravement ébranlée dans sa chair par un accident de voiture peut-être suicidaire, Alice, bientôt cinquante ans, gît sur un lit d'hôpital, désamarrée du monde et de sa propre histoire mais bien loin du pays des merveilles. Aux prises avec les folles et microscopiques mutations à l'œuvre dans son corps détruit, elle va, pendant deux ans, traverser l'expérience impitoyable de la cicatrisation, de la musculation, de la rééducation, de la reconstruction, luttant nuit après nuit pour reprendre possession du langage perdu, "jusqu'à ce que de la vie s'accumule dans un coin". C'est auprès d'un autre patient – car qui d'autre sinon ? – qu'elle trouvera l'envie de se relever, sous son regard qu'elle réapprendra à marcher, et grâce à leurs conversations qu'elle pourra faire resurgir, pour l'expulser enfin, la catastrophe inaugurale.

Convoquant l'absurde et profane mystère de toute incarnation, Régine Detambel, à travers la trajectoire médicalisée d'un être renaissant de ses cendres dans un corps renégocié, cartographie avec une autorité inspirée le fascinant territoire de notre mortalité. Avec ce stupéfiant voyage au cœur du tyrannique chantier organique dont tout hôpital est le théâtre, elle propose un roman puissamment initiatique sur la sculpture du vivant et sur les séductions qu'il arrive à la mort et à la maladie d'exercer quand l'existence et l'insupportable douleur d'être né requièrent d'instaurer un rapport inédit à soi-même et à la vérité.

"DOMAINE FRANÇAIS"

RÉGINE DETAMBEL

Née en 1963, Régine Detambel, kinésithérapeute de formation, vit aujourd'hui dans la région de Montpellier. Auteur d'une œuvre majeure, elle a publié son premier ouvrage aux éditions Julliard en 1990.

ROMANS

- SUR LAILE*, Mercure de France, coll. "Bleue", 2010.
50 HISTOIRES FRAÎCHES, Gallimard, coll. "Blanche", 2010.
NOCES DE CHÊNE, Gallimard, coll. "Blanche", 2008.
NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS, Gallimard, coll. "Haute enfance", 2008.
PANDÉMONIUM, Gallimard, coll. "Blanche", 2006.
MÉSANGES, Gallimard, coll. "Blanche", 2003.
LA CHAMBRE D'ÉCHO, Seuil, coll. "Cadre rouge", 2001 ; Points Seuil n° 1062.
LA PATIENCE SAUVAGE, Gallimard, coll. "Blanche", 1999.
ELLE FERAIT BATTRE LES MONTAGNES, Gallimard, coll. "Blanche", 1998.
LA VERRIÈRE, Gallimard, coll. "Blanche", 1996 ; Folio n° 3107.
LE VENTILATEUR, Gallimard, coll. "Blanche", 1995.
LE JARDIN CLOS, Gallimard, coll. "Blanche", 1994.
LA LUNE DANS LE RECTANGLE DU PATIO, Gallimard, coll. "Haute enfance", 1994.
LE VÉLIN, Julliard, 1993.
LA QUATRIÈME ORANGE, Julliard, 1992.
LE LONG SÉJOUR, Julliard, 1991.
LA MODÉLISTE, Julliard, 1990.
L'ORCHESTRE ET LA SEMEUSE, Julliard, 1990.
L'AMPUTATION, Julliard, 1990.

TEXTES BREFS

- LES ENFANTS SE DÉFONT PAR L'OREILLE*, Fata Morgana, 2006.
BLASONS D'UN CORPS ENFANTIN, Fata Morgana, 2000.
LA LIGNE ÂPRE, Christian Bourgois éditeur, 1998.
ALBUM, Maren Sell/Calmann-Lévy, coll. "Petite bibliothèque du xx^e siècle", 1995.
GRAVEURS D'ENFANCE, Christian Bourgois éditeur, 1993 ; Folio n° 3637.
LES ÉCARTS MAJEURS, Julliard, 1993.

ESSAIS

LE SYNDROME DE DIOGÈNE, Actes Sud, 2008.

PETIT ÉLOGE DE LA PEAU, Folio, n° 4482, 2007.

BERNARD NOËL, POÈTE ÉPITHÉLIAL, Jean-Michel Place, 2007.

L'ÉCRIVAILLON OU L'ENFANCE DE L'ÉCRITURE, Gallimard, coll. "Haute enfance", 1998.

COLETTE. COMME UNE FLORE, COMME UN ZOO, Stock, coll. "Échanges", 1997.

POÉSIE

ÉMULSIONS, Champ Vallon, 2003.

ICÔNES, Champ Vallon, 1999.

LIVRES POUR LA JEUNESSE (SÉLECTION)

DES PETITS RIENS AU GOÛT DE CITRON, nouvelles, Thierry Magnier, 2008.

LA COMÉDIE DES MOTS, Gallimard Jeunesse, 2004.

LES CONTES D'APOTHICAIRE, coll. "La bibliothèque Gallimard", n° 2, 1998.

Pour prendre connaissance de la bibliographie exhaustive des œuvres pour la jeunesse, le lecteur est invité à consulter le site www.detambel.com

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00117-9

Extrait distribué par Éditions Actes Sud

RÉGINE DETAMBEL

Son corps extrême

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

PROLOGUE

Tout au long de la nuit une terrible pluie d'étoiles et maintenant l'aurore, pourtant ça continue, brillant plus faiblement, au-dessus du boulevard partiellement fermé à la circulation en raison de travaux. Rues larges, résidentielles, quasi désertes en août. Façades lustrées par la sécheresse. Des lauriers-roses en fleur, les hautes herbes des talus brûlées par le soleil chromé qui pilonne depuis juin. Volets fermés malgré la fraîcheur, ça dort encore, ignorant peut-être que dans toute la partie noire de la nuit le feu jailli des aérolithes a sifflé et dégringolé le ciel en gémissant. La terre a rencontré un anneau de poussière plus torrentiel que jamais. Cette année, les Perséides se sont déchaînées, défoulées, ébrouées plus que jamais de mémoire d'ouvriers de chantier, de mémoire flegmatique de chef d'équipe spécialisé dans les travaux publics.

Petits braseros d'été, compacts et éruptifs, les météorites alimentent la discussion entre les hommes aux cheveux en brosse. Les plus jeunes des pelleteurs, on peut dire que l'effritement du ciel les a chahutés.

Ça tombe en morceaux, fait une voix pleine de désespoir et de reproches.

Tu risques rien, va.

Quelqu'un s'occupe du réchaud à gaz. L'odeur roussie du cul de la bouilloire. L'eau clapote et passe

par-dessus bord. Les brouettiers sont venus s'asseoir autour du chef d'équipe niçois avec un gobelet de thé à la menthe. Ils en offrent à la ronde. Tous se raniment à la présence aromatique pendant qu'un froissement de vent transforme les tôles ondulées en orgue de Barbarie.

Dix minutes de pause supplémentaires pour cause d'étoiles filantes.

Le chef d'équipe est un homme entre deux âges qui porte un béret informe, qui hache une peau de tomate entre ses incisives, qui l'après-midi revend des avertisseurs interdits par les flics, avec lesquels on flamboiera auprès des filles.

Le chef d'équipe est captivé par le mouvement, ce mouvement incessant, ondoyant, fluide dans le grand fourre-tout du ciel au-dessus de lui. Il jette la tête en arrière comme pour se raser sous le menton. Il tient sa nuque dans ses deux mains jointes.

Quand j'étais môme, commence-t-il.

Aux temps périmés des interruptions de programme, il y avait de la neige à la télévision, un peu avant une heure du matin, il gardait les yeux rivés à ce grésil qui crépitait, il se réveillait hébété à l'heure de l'école dans le grand lit en merisier. A travers l'oreiller en duvet d'oie, la voix de sa grand-mère vibrait d'excitation. Il était toujours en retard.

Les Marocains n'ont jamais vu la neige. Ils ont tous moins de vingt ans et des antennes paraboliques. Passent des bonbons de main en main. Le chef d'équipe mord dans une énorme tomate, il recrache aussitôt la peau desséchée des larges fentes de croissance. Quelqu'un rit aux éclats. De petites poches de bonne humeur se forment sous tous les yeux. Une vingtaine de créatures casquées, que les projecteurs ont dotées d'ombres longues, montent la garde sous la grue. Le chef d'équipe mange du

fromage de chèvre et des cacahuètes tout en sirotant le thé. Avant de boire, les Marocains disent *Bismi Allah*. Ils sont toujours souriants. Le chef d'équipe niçois pense qu'il serait tout sourire lui aussi s'il était croyant. Dans le Coran, toute maladie est envoyée par Dieu. Et il n'est pas de pépin sans que son remède soit également prescrit par la puissance divine. S'il tombe des pierres de feu, il pleuvra en même temps la Biafine, se dit le chef d'équipe niçois en élevant sa bouteille thermos contre l'éblouissante lumière des projecteurs. Dans les halos, il regarde tomber les moustiques, carbonisés plus vite encore que les étoiles, raides, frits, sur un rythme de farce. Sous chacune des lampes énormes, un tas d'insectes charbonneux se forme, envahissant, en expansion, un tas qui glisse sous l'effet des lois de la pesanteur et dont la base est par conséquent toujours plus large que le sommet, un cône d'antracite noir, brillant, matériau vital, énergétique, exemplairement calorifique. L'équipe du matin en remplira un sac de cent litres. Sans compter les chauves-souris. Sur ce, le chef d'équipe décide d'aller aux cabinets, il frappe d'un coup de pied la porte du baraquement, histoire d'en chasser le fils du conducteur de travaux qui est habituellement à l'intérieur et se masturbe. Ce jeune, il a le sang chaud et radioactif, même le ciel en feu n'attire pas son attention, il préfère loucher sur les filles des magazines.

Allez, ouste, ouste, tu reviendras plus tard, c'est pas perdu, tu la retrouveras, la barre.

A l'aube, le débraillé du vent.

Une nuit de travail, une bobine de huit heures trente, quarante-quatre ouvriers de six nationalités différentes, aux vies compliquées et mystérieuses, avec des problèmes d'argent, des boulots sacrement durs, des journées triples, des enfants à charge. Les

heures passent l'une après l'autre, on les lit de gauche à droite, dans le sens de la flèche, c'est irréversible, ce qui est passé est passé. C'est le journal d'un chef d'équipe. Les rudiments de son histoire. Ce qu'il voit ce sont les ordres qu'il a donnés, si les hommes les exécutent. Un chef d'équipe surveille ses ouvriers, il s'acharne sur les plus jeunes, sur ceux qui ont des histoires extravagantes avec les flics, sur les trop baiseurs, glissants, pas nets.

Pour goudronner une demi-douzaine de ronds-points et vingt bornes de voie rapide, ils travaillent de nuit, ça lui rappelle, au chef d'équipe, les contes de bonnes femmes dans lesquels le diable bâtit un pont énorme, qu'il doit abandonner au premier rayon de l'aube et qui s'écroule inmanquablement sous le divin soleil. Les apprentis terrassiers sont de Tétouan, pour la plupart. Quand ils s'activent, torsos nus, luisants de sueur sous leurs cheveux ondulés, ils font de beaux diabolotins. Encore que, sur la question de l'enfer, les hommes soient convaincus qu'on l'éprouve seulement dans ce monde en vivant. Il se trouve dans les maisons où l'on a des enfants et rien pour les nourrir.

Dix étoiles filantes à la minute, ça fait tout de même une drôle de nuit. Le beau programme pour des insomniaques. Et pas besoin d'acheter de billet. Le ciel livre sans discontinuer ses paquets-cadeaux. Les astres pédalent ardemment. Les plus jeunes d'entre les Marocains ne savent pas qu'il faut faire un vœu. Ils jettent six sucres dans leur thé, ils touillent avec une cuillère tordue, au manche moucheté de rouille. Ils sont solides, leur bleu lavé et bien rapiécé. Pas de chaussettes dans les godillots.

Je vais faire un vœu pour toi, dit le chef d'équipe, que t'aies pas d'ampoules au talon d'ici le lever du soleil et qu'on puisse te signer ton contrat.

Ils rigolent en se caressant les mollets. Ils ont encore des boutons d'acné. Ils ont tous au moins deux petits frères et deux petites sœurs d'âge scolaire. Ceux d'entre eux qui ont tout juste seize ans, choqués, chavirés par les étoiles, restent assis et ne rient pas quand on leur parle. Ils sont essoufflés comme si regarder le ciel était un effort physique. Ils ont peur que les étoiles viennent ricocher à leurs pieds. Ils les craignent comme braises. Ils n'osent pas bouger. Ils se sentent aussi fragiles que du papier de soie. Peur d'enflammer leurs cheveux. Ils essuient la sueur de leur front. Ils disent qu'ils n'aiment pas quand le grand échafaudage du ciel se balance. A plusieurs reprises, ils entonnent les mêmes tristes versets.

Le ciel nous punit.

Qu'est-ce qu'elle y connaît, au ciel, la main-d'œuvre ? Une étoile filante est un morceau de comète dont la terre a coupé la trajectoire. Une comète a une queue de poussière. Mais ces mômes, quand on leur dit queue, ils ne pensent jamais comète, bien évidemment. Alors le chef d'équipe plaque les mains sur ses yeux. Il essaie d'entendre le monde comme l'entendent ces affolés. Il s'approche de l'un de ces mômes à hanches osseuses, penché, féminin, appliqué sur sa pioche. Il entend, pour le compte de ses recrues tremblantes, les coups sourds de chaque obus et ceux, plus secs, des étincelles qui abîment en tombant la terre vernie. Dans une communauté de pensées où tout son esprit nage dans les histoires fluides que les Marocains se racontent à eux-mêmes, il se laisse flotter sur ce coussin très exotique, avec tout l'abandon de soi qu'exige cette sorte d'hypnose, et il accepte, de

toute sa forte sympathie de brave type, de comprendre comment les ignorants, les naïfs, les nouveaux peuvent être embarrassés par la queue d'une comète, il admet que les fantasmagories des gosses empiètent sur sa liberté à lui, mais c'est la moindre des choses que d'essayer de comprendre en état d'extase attentive des gamins vulgaires armés de pelles. C'est faire montre de loyauté. C'est une histoire de confiance et une histoire de méfiance aussi. Il entend l'incendie des vents brûlant dans les têtes crédules, des murs de flammes tombant du ciel, et son cerveau prend feu comme les broussailles dans ces têtes-là. Est-ce que le Coran lui aussi promet la fin du monde dans une sale gueule de soufre ? Voilà donc à quoi ils pensent, voilà ce qui les tourmente, ce à quoi ils réfléchissent si intensément lors de leur première nuit de travail, à des blasphèmes punis par une apocalypse. Les bruits mats d'explosion se poursuivent à travers la chair de ses mains quand le chef d'équipe essaie de boucher ses oreilles. Il sent l'odeur de fumée et de cendres, une odeur suffocante, qui pique les yeux comme sable. Tu retourneras en poussière. La même odeur d'ordures que celle venue des grands incinérateurs par vent d'ouest et aussi le hurlement des sirènes quand tout brûle, quand tes cheveux brûlent, quand tes vêtements humides brûlent, c'est ce que disent les jeunes dont les regards désespérés se font magnétiques et voici que le chef d'équipe, hypnotisé, se secoue frénétiquement pour marteler ces flammes imaginaires qui ont pris dans son bérêt.

Bon Dieu, si c'est comme ça que vous voyez le monde...

Le chef d'équipe n'est pas du genre à briser ses hommes. Il fait le geste qu'ils peuvent aller écouter la radio dans le camion s'ils veulent. Les pue-la-sueur

courent se mettre à l'abri. Ils démarrent le moteur et ils claquent la portière. Ils sont dans le camion comme sous une tente. Ce sont encore des enfants. L'enfance est une sacrée maladie, il y a forcément des rechutes passagères.

Tu devrais pas les écouter, grommelle le grutier, ils te racontent des craques. Un petit Mohammed de la campagne a vu plus de ciel que toi et moi. Ils feraient n'importe quoi pour pas bosser durant vingt secondes.

La ramène pas, José, on est tous bougnés quand on a seize ans.

Je la ramenais pas, répond le grutier avec le blasé d'un prince.

Puis le silence retombe entre eux, jamais gênant, jamais pesant, bien plutôt l'assentiment de deux types qui sont copains et dont l'amitié à un œil non exercé peut donner l'impression d'être inanimée, presque invisible.

Depuis deux semaines qu'ils travaillent sous des projecteurs implacables, les hommes s'étonnent de n'avoir pas bronzé plus que ça. La lumière intense est censée les tenir éveillés et en effet l'énergie des PROJOS dans les mirettes leur fait l'effet d'une perfusion de caféine. Mais à trois heures du matin ils sont déjà tous plus ou moins défaits et jaunes, épuisés, des lutteurs qui luttent artificiellement contre le sommeil. Le dormeur du jour ne se repose pas autant que celui, bestial, des profondes nuits.

Et quand il voit la biche, une biche adulte qui se promène tranquillement en plein milieu de la ville, passer devant le café et emprunter la rue Cavendish, le conducteur d'engins a peur de s'être endormi sur le siège de son bulldozer et un Tétouanais croit

qu'il est en train de rêver, les deux mains enroulées sur le manche tressautant du marteau-piqueur, avant de supposer avec résignation que les projos ont fini par lui griller les rétines et maintenant il promènera partout une tache rousse, un pochoir en forme de biche.

Ils la voient ensuite, cette biche, descendre l'avenue, tantôt sur le trottoir de gauche et tantôt sur le droit, comme pour contenter tous ses admirateurs aux fenêtres, les locataires des numéros pairs comme les propriétaires des impairs, mais elle doit être bien déçue parce qu'il n'y a encore personne aux balcons, seulement des types comme le conducteur d'engins et le grutier, et des Tétouanais de seize ans avec des casques jaunes, personne d'autre pour rendre le monde meilleur.

La biche exécute un majestueux demi-tour avant de leur tourner le dos avec hauteur, comme s'il lui était interdit de montrer ses yeux en public. Le vent du tout petit matin remuant les affiches déchirées sous le pont, le mince quartier de lune, la mitraille pâlie des Perséides, les ouvriers qui font couler le goudron sur des cailloux blancs parfaitement ratisés, le chef d'équipe niçois et sa barbe de papier carbone qui est en train de repousser et qui lui teint la peau, des apprentis qui rincent les outils, et leurs longs cheveux en tire-bouchon, les hommes armés de pioches, grommelant quelque chose de rythmé pour garder la cadence, la biche jette sur eux le même regard que sur un décor de carton-pâte, puis elle passe sous leur nez et elle marque un très long temps d'arrêt avant de rebrousser chemin, très lentement, très tranquillement, à cette allure on va la voir encore pendant des heures, on entend le tic-tic de ses ongles et, très vaguement, son souffle. Le neveu du grutier, tout fluet dans son gilet fluorescent, conduisait la machine à tracer les pointillés

blanc d'argent au milieu de la chaussée et il lui restait à peine cinquante mètres avant de signer pour de bon ce contrat avec le chef de travaux qui l'avait pris à l'essai, mais le gamin n'a pas arrêté de regarder par-dessus son épaule, et tout son marquage s'en est allé de guingois.

Avec son téléphone, un nuiteux a pris la biche en photo. Il le fait pour sa femme qui tient un stand d'autos tamponneuses et n'a jamais mis les pieds dans une forêt. Il lui dira que la forêt est venue dans la ville, il éprouve soudain un besoin urgent, qui lui accélère le pouls, de voir sa femme, de lui parler.

Si on se remettait au boulot sérieusement, dit le chef d'équipe.

Le nuiteux repose son téléphone. Son pic se remet à mordre les blocs de pierre. Ça fait s'entrechoquer ses dents et il rit nerveusement.

Tout ce qu'il y a à voir aujourd'hui, c'est dingue.

Il rit tout seul.

Aujourd'hui les images ont décidé de ne pas nous laisser tranquilles, pense également le chef d'équipe. Le chef d'équipe n'a jamais aimé prendre des photos. Il préfère goûter à l'image pendant qu'elle est là. Il n'aime pas les conserves. Il n'aime pas ce qui rancit dans les placards. Il n'y a qu'à lever la tête pour se resservir, reprendre une portion de météorites, puis, par là-dessus, il tranche une image de biche qu'il porte avec gravité à ses yeux. Il en prend une lampée avec méfiance. Un frisson le parcourt. La biche est immobile. La plus belle biche jamais vue. Il hume l'image de la biche qui se tient au loin. Il la scrute. Il la repose, totalement stupéfait et déconcerté. C'est incompréhensible, songe-t-il. Après quelques instants de réflexion, afin de remettre de l'ordre dans ses sens, il lève encore la tête vers les Perséides. C'est complètement incompréhensible.

Tout ça d'un seul coup. Est-ce qu'on peut attraper un cancer des yeux ? Et, si ça existe, est-ce que ça provoque chez le malade des hallucinations de biche et de météorites ? Pris d'une sorte de panique, le chef d'équipe vide son gobelet et se dirige vers ses hommes. Il a besoin de parler.

D'habitude on ne parle guère en travaillant sur le chantier mais cette nuit-là les langues se délient de façon surprenante. Le grutier raconte sa première rencontre avec la mère de son fils. Son visage devient puissant et doux à la fois quand il raconte avec force la femme qui l'a conduit jusqu'ici, qui a fait du querelleur et du noceur en lui un travailleur inflexible. Après avoir révélé ces informations, le grutier ne sait plus quoi ajouter. Il ouvre sa glacière toute tachée de moisi et en tire un huitième de pastèque, puis il jette un coup d'œil à la ronde et se dit, avec un peu de mélancolie, elle dort, elle ne voit pas ce que je vois. Tandis qu'il médite ainsi, le faon apparaît maintenant dans le champ visuel du chef d'équipe qui se passe la main sur le front.

Bon Dieu, ça n'arrête pas.

Cette fois il contemple les bêtes avec le regard d'un homme qui se noie, tandis qu'un Tétouanais, aux anges, filme le faon avec son téléphone pour le montrer à sa copine. A sa copine aux sourcils épilés, il montrera une vraie bête des forêts, sauvage et vivante, enveloppée dans sa peau tressillante. Il éprouve un sentiment d'admiration enfantine, légèrement craintive, pour les animaux vivants en général. Et bien qu'ils soient infiniment plus mortels que les étoiles, il les leur préfère infiniment. Le chef d'équipe voit les visages paisibles et sereins de ses hommes, même des plus jeunes, qui regardent du côté du faon, sans le moindre signe de surprise, comme si c'était leur lot chaque jour depuis dix ans. Ils semblent y prendre autant de plaisir qu'au

Extrait distribué par Éditions Actes Sud

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD